

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Serge Gaudreau, Daniel Lemay

Renald Bérubé

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2007). Compte rendu de [Serge Gaudreau, Daniel Lemay]. *Lettres québécoises*, (127), 51–52.

☆☆☆ 1/2

Serge Gaudreau, *Jack Renault, le boxeur oublié*,
Magog, Chez l'auteur, 2006, 266 p., 21,50 \$.

Le boxeur oublié

Les connaisseurs et amateurs de boxe, au nombre desquels il faut bien compter le bon docteur Jacques Ferron, spécialiste ès nez et corne(s), qui, dans *Le contentieux de l'Acadie*, évoque à deux reprises le nom d'Yvon Durelle et rappelle qu'un Canadien du nom de Tommy Burns — qui était un Franco-Ontarien du nom de Noël Brousseau — fut au début du xxe siècle le champion du monde des poids lourds¹, savent, pour faire bonne mesure, que ce même Brousseau-Burns fut le premier champion des lourds (des Blancs, toujours) à donner sa chance à un Afro-Américain de le détrôner ; ce que s'empressa d'ailleurs de réussir Jack Johnson en 1908 en... Australie.

Ainsi, le bon docteur s'inscrit dans une longue lignée d'écrivains qui, de lord Byron à Norman Mailer en passant par Louis Hémon, Arthur Cravan et James Joyce, ont, d'une manière ou d'une autre, manifesté une connaissance sinon un amour de ce sport. Si cela surprend un peu de la part de Ferron, la surprise s'accroît du fait que les exploits du Franco-Ontarien sont bien peu connus dans son pays même — mais faut-il bien s'étonner des connaissances de Ferron, dans quelque domaine que ce soit ?

Si le champion des lourds entre 1906 et 1908 demeure chez lui peu connu, qui donc sait qu'au milieu des folles années vingt (saluons Gatsby) un Québécois figurait parmi les premiers aspirants à la couronne des lourds alors détenue par Jack Dempsey dont il avait auparavant été le partenaire d'entraînement, cette collaboration ayant commencé alors que Dempsey s'entraînait en vue du combat (du siècle, évidemment) qui allait l'opposer au Français Georges Carpentier en 1921 ?

Il était né en 1895, en Estrie, à Notre-Dame-des-Bois plus précisément, et se nommait Léonard Dumoulin. On devine pourquoi il devint Jack Renault : parce qu'il boxait surtout aux États-Unis et que prononcer Dumoulin pour un anglophone... Pour être juste, il faut dire que le patronyme complet de la famille était Renaud Dumoulin. Ceci encore : quand Jack Renault et Jack Delaney s'affrontent le 14 octobre 1927 au Madison Square Garden de New York — La Mecque de la boxe, alors —, ce sont Léonard Dumoulin et Ovila Chapdelaine qui se font face dans le ring. Et leurs parcours ont quelque chose de typique : il faudrait compter le nombre de boxeurs francophones — Québécois, Canadiens français ou Franco-Américains — que camouflent les noms qui apparaissent dans les archives de la boxe².

L'intéressante biographie écrite par Serge Gaudreau est incomplète et il n'hésite pas à l'avouer — cela dit assez l'oubli dans lequel était tombée la mémoire du boxeur. Boxeur qui mérite de toute évidence un bien meilleur sort ; car le portrait tout en nuance qu'en dresse le biographe, celui d'un boxeur doué (il s'est battu contre Tunney et Sharkey) mais d'un homme incertain de sa légitimité sportive,

d'un homme fort que l'argent et la *dolce vita* ralentirent, d'un être réservé qui se racontait peu et dont les dernières années demeurent quasi inconnues, nous renseigne aussi sur nous et notre histoire collective. Et quand on lit « de passage à Sherbrooke en octobre 1946, Jack Dempsey confie au journaliste Alfred Desrochers qu'il a rencontré récemment son vieux copain Jack Renault » (p. 210), on se dit que littérature, journalisme et sport peuvent tout à coup se rejoindre, même combat ! Et on souhaite que Gaudreau puisse combler les vides de sa biographie, ainsi qu'il en formule lui-même le souhait.

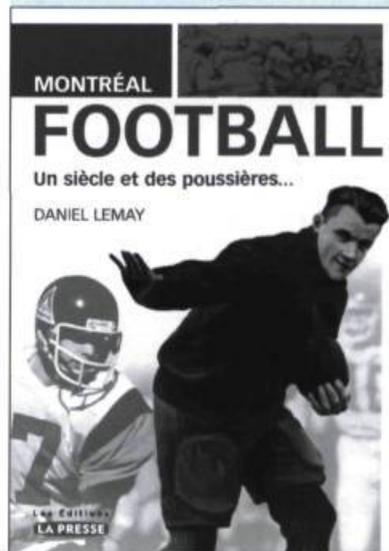
☆☆☆ 1/2

Daniel Lemay, *Montréal football, un siècle et des poussières*,
Montréal, La Presse, 2006, 256 p., 26,95 \$.

Le football à Montréal

S'il est de nombreux auteurs états-uniens (Robert Coover, Don DeLillo, John Grisham, entre autres) qui ont fait du football (selon sa pratique nord-américaine) le sujet de leurs romans, on ne saurait dire que tel est le cas au Québec ou au Canada, pays que seul le hockey, semble-t-il, réussit à faire vibrer.

Alors que la finale de la coupe Grey, sorte de Super Bowl minimal mais plus spontané et resté à l'échelle humaine, demeure une grande manifestation fédératrice pancanadienne.



Le livre de Daniel Lemay, journaliste au métier assuré, n'hésite pas à rappeler, d'abord, comment le football anglais pratiqué au collège de Rugby, football (puisqu'on ne devait jamais utiliser ses mains, seulement ses pieds ou son corps, pour maîtriser le ballon, à moins d'être gardien de but) que certains appelaient « soccer », contraction allongée (!) de la syllabe centrale du mot *association*, comment la règle de base de ce sport fut un jour trahie par un joueur, William Webb Ellis, qui « s'empare du ballon rond, le serre sous son bras et commence à courir vers le but de l'autre camp » (p. 9).

On connaît la suite qui, avant d'être ce que précisément nous connaissons, a dû faire l'expérience de multiples vicissitudes et variations, on s'en doute. Et quand on se rappelle, vive l'histoire, que le Canada s'est construit contre les États-Unis, il faut se dire que cela se manifeste dans toutes les sphères d'activité. Combien de joueurs originaires des États-Unis pourra compter un club canadien, combien d'essais pour gagner dix verges, de quelle grandeur le terrain ?

À Montréal, « le mot "football" apparaît pour la première fois dans le journal *La Minerve* en 1865 » (p. 9) ; sport universitaire bien avant de devenir sport professionnel, le football à Montréal se développera largement depuis l'Université McGill où, à compter de 1912, le nouvel entraîneur d'origine états-unienne des Redmen, Frank Shaughnessy (mon enfance se souvient qu'il était, dans les années cinquante, président de la Ligue internationale de... baseball dans laquelle évoluaient les Royaux de Montréal), exercera une influence déterminante sur l'évolution du football au Canada. Les Alouettes naissent sous ce nom (après en avoir connu bien d'autres, anglophones) en 1946, et c'est Léo Dandurand, qui a cédé sa propriété des Canadiens en 1937, qui devient le président du club, c'est-à-dire le « vendeur » de ce sport au Québec. Il réussira admirablement.

Mais les Alouettes, dans leurs participations aux matches de la coupe Grey, ont toujours entretenu comme un p'tit côté « je te plumerai » : mon enfance (encore) se souvient des trois défaites successives de 1954, 1955 et 1956 contre les Eskimos d'Edmonton, alors que nous alignions Sam Etcheverry, Hal Patterson, Red O'Quinn, Herb Trawick (capitaine, Afro-Américain) ! Tristesse. Faut dire que les Eskimos alignaient Normie Kwong comme porteur de ballon et Don Getty au poste de quart : le premier est l'actuel lieutenant-gouverneur de l'Alberta, le second fut premier ministre de la même province. Bon. Et dès lors qu'il s'agit des Alouettes, il faut saluer le travail de Marv Levy, huer les « folles » de Nelson Skalbania, se souvenir de Johnny Rodgers, *ordinary superstar* — et qui se souvient de Jacques Bélec, de Bernard Côté, de Pierre Desjardins, les Alouettes ont sans cesse recherché leur Maurice Richard, ainsi que l'écrit Lemay. Et qui se souvient que l'échange d'Etcheverry et de Patterson en 1960 a presque donné naissance à une émeute ?

Mais il ne s'agit pas que des Alouettes, loin de là. Lemay raconte aussi la Machine et le Concorde, l'essor du football au Québec (le rôle important de Paul Curzi) à la fois dans les établissements d'enseignement et dans des clubs non institutionnels. Ainsi se développeront, par exemple, Terry Evanshen et Gerry Dattilio, sans parler du député-botteur George Springate. Lire *Montréal football*, c'est aussi lire cent ans et des poussières de la vie de la métropole et donc de notre parcours.

Tout en soulignant la superbe iconographie contenue dans l'ouvrage, il faut regretter, par ailleurs, qu'une maison d'édition comme La Presse laisse passer certaines erreurs : page 61, il faut lire « 14 février 1949 » plutôt que « 14 février 1952 » ; page 71, il faut lire « quatre décennies » plutôt que « quatre décades » ; et si, selon la page 169, « les Pirates de Pittsburgh font de Franco Harris leur choix de première ronde » en 1972, c'est que les Steelers ont changé de nom ou les Pirates de sport !

1. Jacques Ferron, *Le contentieux de l'Acadie* (édition préparée par Pierre Gantin, Marie Ferron et Paul Lewis avec la collaboration de Pierre l'Hérault, préface de Pierre Perrault), Montréal, VLB éditeur, 1991, p. 105 et 264.

2. Pour continuer la réflexion sur ce sujet et sur bien d'autres, lire de Gilles Janson *Un boxeur gentilhomme, Eugène Brousseau 1895-1968*, Sillery, Septentrion, 2005, 268 p. Né la même année que Brousseau, Renault est décédé en 1967.

Visitez le site de
XYZ. La revue de la nouvelle
www.xyzedit.qc.ca

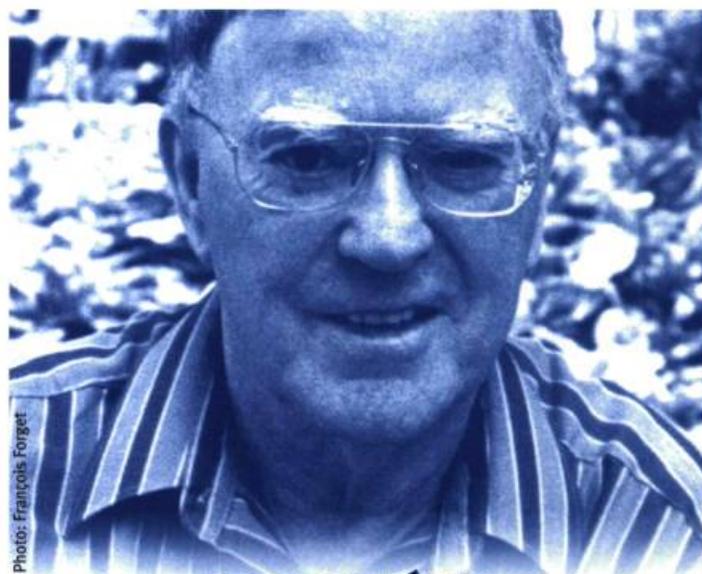


Photo: François Forget

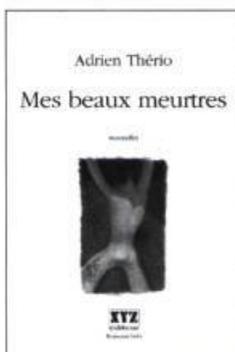
ADRIEN THÉRIO : un pilier de la littérature québécoise

Marie-Ève ! Marie-Ève !

Préface d'André Vanasse

roman • 160 p. • 20 \$

Jamais, dans la littérature du terroir, a-t-on vu des personnages s'attaquer aussi directement et aussi violemment aux représentants du clergé tel que c'est le cas dans *Marie-Ève ! Marie-Ève !*



Mes beaux meurtres

Introduction de Michel Lord

nouvelles • 160 p. • 20 \$

On se demande comment il se fait que la critique n'a pas vu le côté novateur de ce nouvellier qui rend compte d'une mutation sociale telle qu'elle provoquera la naissance d'une littérature urbaine et résolument moderne.

Ceux du Chemin-Taché

Présentation de Michel Gaulin

contes • 176 p. • 24 \$

Rivalités, mesquineries, violences et rapines : portrait du petit monde rural d'autrefois.

